

# Café 98 la réparation du monde

**La réparation du monde doit-elle s'envisager selon un modèle artificialiste de remise en état ou vitaliste de restauration de sa vigueur affaiblie?**

## I) Prise de vue

### a) définition

RÉPARATION n. f., d'abord reparadon (1310) puis réparation (XVI<sup>e</sup> s.), est emprunté au dérivé bas latin reparatio, -onis « action de rétablir, de renouveler ». ■ Le nom a suivi le développement sémantique de réparer. Repris au sens concret pour désigner l'action de remettre en état ce qui est endommagé, hors d'usage, il s'étend aussitôt par métonymie à la main-d'œuvre et aux pièces nécessitées par cette opération, tandis que le pluriel réparations a pris la valeur particulière de « travaux d'entretien ou de remise en état » (XIV<sup>e</sup> s.), s'appliquant plus tard à l'action consistant à remettre en état la partie d'un objet ayant subi un dommage (1690), sens usuel au XX<sup>e</sup> s. en mécanique, électricité.

■ Il désigne aussi l'action de rétablir dans sa vigueur première ce qui a été affaibli (v. 1370), le dédommagement d'un préjudice matériel ou moral (v. 1450), passant dans le langage religieux pour l'acte par lequel le Christ rédempteur puis l'homme rachète ses péchés (1580). ◆ La valeur morale se réalise spécialement dans la locution faire réparation (1663) qui, à l'époque classique, s'employait dans faire réparation à l'esprit de qqn, au sens de « reconnaître que qqn a plus d'esprit qu'on ne le pensait » (1689). De cette idée vient la spécialisation juridique de « dédommagement d'un préjudice » (1538), notamment dans réparation civile, et, par métonymie, « peine frappant l'auteur d'une infraction » (XX<sup>e</sup> s.). ◆ Du sens juridique procède l'emploi spécialisé de réparation en sports, au football (1906), notamment dans les locutions surface de réparation, point de réparation (1906).

■ Le pluriel s'est spécialisé à la fin de la Première Guerre mondiale pour désigner les prestations dues par les États vaincus aux États vainqueurs, après les dommages résultant de la guerre (1919).

■ En biologie, réparation désigne la reconstitution des tissus d'un organisme (mil. XX<sup>e</sup> s.).

Robert dict. Historique de la langue française

### b) le chantier de la réparation

#### Une tradition kabbalistique

Comme dans la tradition kabbalistique telle qu'elle a été interprétée par Isaac Louria<sup>1</sup>, le concept de réparation du monde (tikkun olam) signifie que c'est à partir des étincelles de lumière répandues çà et là dans l'univers, dans les âmes des humains, dans les animaux, la nature et les objets, que nous pouvons reconstituer les vases (kelim) qui se sont brisés immédiatement après la création. Ces vases, qui ont recueilli et réfléchi la lumière divine, n'ont pas supporté son intensité. Lorsqu'ils se sont cassés, ils ont été précipités dans l'espace et ont été recouverts d'une coquille dissimulant ces parcelles de lumière. Notre responsabilité est de retrouver ces morceaux éclatés pour y chercher la vérité qui nous est accessible seulement de manière fragmentaire<sup>1</sup>

#### Contre la dislocation le retour de l'harmonie

<sup>1</sup> Réparer le monde, c'est comprendre - puis agir en conséquence - que rien de ce qui est ne nous est étranger, ni surtout ne doit le demeurer.

Les trois premières sefirot, les trois premiers vases – la Couronne (Keter), la Sagesse (Hokhmah), l'Intelligence (Binah) – disposent d'un réceptacle assez solide pour supporter la croissance de l'intensité lumineuse, mais les vases des sept autres sefirot sont trop fragiles pour contenir l'afflux de la lumière. Ils se brisent. C'est la chevirat haKelim, la « brisure des vases ». Les six vases – qui contiennent successivement la Générosité (Hesed), la Justice (Gevourah), la Beauté (Tiferet), l'Éternité (Netsah), la Gloire (Hod), le Fondement (Yesod) –, ces six vases, ces six sefirot, éclatent. La dixième sefirah, le dernier vase, le Royaume (Malkhout), se fêle également, mais ne se subit pas autant de dommages que les six précédents. Ainsi la lumière contenue dans ces sept vases se disperse dans l'espace. Une partie de leur lumière retourne à sa source, absorbée par le En Sof. Le reste de leur lumière s'attache aux morceaux brisés des vases, précipités dans l'espace, et comme recouverts d'une écorce, d'une coquille, d'une kelippah, qui empêchent leurs étincelles d'apparaître. Ces tessons forment la matière grossière et stérile

Nicolas Weille, *tikkoun olam*, ou *tikkun olam*, en hébreu : תיקון עולם, « réparation du monde »

Toute crise, qu'elle soit personnelle ou collective, qu'il soit question d'une maladie, d'un deuil, d'une dépression économique ou d'une guerre, est toujours l'expérience de la rupture de l'unité. Il faut prendre cette décision à la fois simple et difficile : refuser de penser que l'on serait condamné à la dislocation et au ressassement et accepter que le retour à l'harmonie passe par ce geste, maintes fois répété, qui consiste à prendre un à un les morceaux de sa vie, bons et mauvais, pour les juger. On conservera ceux qui méritent de l'être et on prendra la mesure des erreurs et des fautes qui ont été commises afin d'envisager les transformations indispensables à un nouveau départ.

#### ***Renouer avec l'élan de la vie commune***

Réparer le monde ne veut pas dire recoller les morceaux, comme lorsqu'on s'obstine à préserver une construction qui s'effondre, mais défendre la vie. Lorsque celle-ci est menacée par un système qui entraîne des contre-productivités multiples, que la logique qui régit la production, la consommation, le travail, les échanges, les relations entre les individus, est destructrice, il est nécessaire d'examiner attentivement chacun des éléments qui composent le monde commun pour en apprécier la valeur propre. Il importe aussi de s'insérer dans l'histoire à laquelle nous appartenons et qui déborde notre vie individuelle. Le monde commun, qui inclut l'ensemble des générations et le patrimoine naturel et culturel que nous avons reçu en héritage et qu'il nous appartient de transmettre et de renouveler, apparaît alors comme l'horizon de nos actions.

#### ***Explorer de nouvelles possibilités***

Car l'heure de la réparation est celle de l'évitement du pire et du dépassement du chaos. Toutefois, les initiatives individuelles et collectives qui représentent des alternatives pertinentes au modèle de développement actuel ne servent pas seulement à compenser les dégâts qu'il génère ; elles explorent également d'autres possibilités qui pourront être utiles et contribuent déjà sans bruit à la reconstruction

Corine Pelluchon<sup>2</sup>, *Réparons le monde Les humains, les animaux, la nature* Rivages

### **II la thérapie apportée par l'art d'aujourd'hui**

a) "Réparer le monde, c'est comme le rappelle Alexandre Gefen<sup>3</sup> un geste essentiel de la mystique hébraïque : tikkun olam. Ce geste traverse, selon l'essayiste, l'ensemble de la littérature d'aujourd'hui, pour sauver et prendre soin, soigner les traumatismes et intensifier notre empathie. À rebours des expérimentations formalistes et des revendications expérimentales, la littérature présente renoue avec un souci de dire le monde et de toucher le lecteur, avec une vive inquiétude éthique. C'est là un paradigme thérapeutique ou dinique, qui est « comme une manière de demander à l'écriture et à la lecture de réparer, renouer, ressouder, combler les failles des communautés contemporaines, de retisser l'histoire collective et personnelle, de suppléer les médiations disparues des institutions sociales et religieuses perçues comme obsolètes et déliquescents à l'heure où l'individu est assigné à s'inventer soi-même. »

Laurent Demanze | Diacritik

Autant le régime de vocation, la vision monacale de l'écrivain et sa sainteté, qui étaient pensés sur le mode religieux au XIXe siècle, sont sans doute moins actifs aujourd'hui où la figure de l'écrivain s'est normalisée, autant la littérature vient prendre en charge toute une série de questions qui étaient auparavant laissées à l'ordre du religieux, en particulier le rapport au temps et à la mort. Pour les enterrements, de nos jours, beaucoup de gens qui ne se rattachent pas à une religion lisent des poèmes. Les pompes funèbres ont des livres dans lesquels on peut trouver toute une série de poèmes de deuil qui seront prononcés à la place des requiems catholiques ou des kaddishs judaïques. La laïcisation du monde a comme contrepartie de laisser vide toute une série de fonctions, et notamment l'accompagnement dans les temps forts de la vie ou dans la mort des individus : c'est aussi là que l'art et la littérature interviennent désormais. Bien sûr, l'art a toujours été lié au religieux

---

<sup>2</sup> **Corine Pelluchon**, née le 2 novembre 1967 professeure de philosophie à l'université Paris-Est-Marne-la-Vallée.

<sup>3</sup> Directeur de recherche au CNRS, Alexandre Gefen travaille sur des questions de théorie littéraire appliquées à la littérature française contemporaine et notamment sur la question du statut, des fonctions et des effets de la fiction.

et aux moments de la vie pris en charge par la religion – les mariages, les enterrements, etc. Mais pour beaucoup d'entre nous, désormais, le rite et les prêtres ont cédé l'essentiel de la place à la poésie et à la musique. A un niveau plus général, les grandes questions métaphysiques ne peuvent plus, elles non plus, être prises en charge par le seul discours social laïc : le recul de la « religion républicaine » dans ce domaine a pour conséquence qu'on se réfugie dans ses propres croyances où les modèles artistiques et littéraires ont beaucoup de place.<sup>4</sup>

**(...)Le niveau micro-politique**

Beaucoup d'écrivains du XXI<sup>e</sup> siècle ont encore une ambition politique, mais ce n'est plus celle d'un Jean-Paul Sartre, par exemple : il ne s'agit plus de changer le monde, de faire advenir une révolution, mais de mettre des mots sur des objets non vus, des situations non connues, de donner la parole à des groupes sociaux qui n'ont pas de voix dans l'espace public... Il peut s'agir très concrètement d'accompagner des SDF, par exemple, comme le fait François Bon : dans ce cas-là, il ne s'agit plus de parler pour eux, de se substituer aux acteurs, mais de parler avec eux et de les faire parler eux-mêmes. C'est un travail qu'on pourrait plutôt qualifier de « micro-politique », mais qui est important et nouveau, et qui se fait sur le terrain : le terrain social, les territoires à l'écart, etc. Dans ce sens il s'agit toujours d'un travail d'accompagnement et de ce que j'appelle effectivement un travail de « réparation ». Mais au contraire des littératures politiques du siècle dernier, il ne s'agit plus d'imposer une idéologie, d'installer ses solutions, de construire un horizon messianique : cette micro-politique, ou cette politique qui renoue avec le niveau local, consiste plus simplement à aller voir des gens, sur les lieux où ils vivent et où ils travaillent, pour comprendre leur vécu et mettre des maux sur leurs souffrances. Je crois que cet effort pour aller au plus près de la société est quelque-chose de nouveau. Hugo avait bien fait des reportages sur les prisons, mais en-dehors de cette vocation sociale qu'on rencontre parfois au XIX<sup>e</sup> siècle, nous avons peu d'exemples, dans la littérature du XX<sup>e</sup> siècle, de démarches qui soient aussi concrètes, aussi serrées, aussi inscrites dans les mots et le vécu des acteurs.

*Écrire pour réparer le monde : entretien avec Alexandre Gefen* par Flora MORICET et Pierre-Henri ORTIZ 15 mars 2018

b) Aujourd'hui, tous les artistes travaillent **la question de la blessure**. Une grande partie d'entre eux se reconnaît dans la déconstruction militante en pratiquant une blessure permanente et agressive. D'où la violence de cet art et son cercle vicieux. Plus il est violent, plus il lui faut réparer le monde. Plus il lui faut réparer le monde, plus il est violent. Cet art militant n'a pas compris ce qui brise vraiment le monde de façon créatrice(...). Il existe toutefois un art qui le pense. Pour Norbert Hillaire<sup>5</sup> cet art s'exprime sous trois formes.

La première est l'art dit primitif qui renvoie à l'art non européen, manifeste dans l'art japonais ou chinois. Nous sommes fascinés par le calme émanant des peintures qu'on y trouve. Rien d'étonnant à cela. Celles-ci pratiquent une blessure irréparable de notre inertie, de notre lourdeur et de notre indifférence en provoquant une résonance infinie avec l'être. Elles sont l'être en montrant la vie dans sa splendeur avant toute brisure et toute réparation.

Cet art de l'irréparable créateur se retrouve dans tout ce qui, comme la marque Hermès fait vivre l'élégance et le raffinement, en se reconnaissant dans cette formule de Robert Dumas, l'un de ses

---

<sup>4</sup> La perte, d'un enfant ou d'un amour, est au cœur des œuvres de Philippe Forest et de Vincent Delecroix.

V. Delacroix : La littérature, la philosophie et la religion sont les trois discours, bien qu'ils ne soient pas du tout équivalents, auxquels on prête, les psys en tout genre mis à part, des vertus thérapeutiques. Or là, il faut faire la différence entre le remède et la ressource. En tant que remèdes, on y cherche peut-être une consolation, une dérivation de la peine, ou bien une éthique comme doctrine de la vie bonne, ou bien encore un dépassement de la perte par l'écriture. Mais il faut l'affirmer : ce sont des remèdes sans effet, même pas celui d'un placebo ! Il n'y a pas de discours qui puisse combler ou recouvrir la perte. En revanche, ils peuvent offrir un ressource de sens : aider à penser le deuil, à construire la relation à ce qui est perdu, ça oui ! Quoique la philosophie pense davantage notre propre mort que celle des autres, celle-ci nous renvoyant à la nôtre. Si la philosophie nous dit « *que philosopher, c'est apprendre à mourir* », le meilleur conseil est alors celui de Montaigne : « *Un quart d'heure de passion ne vaut pas des heures de préparation.* » Vincent Delecroix, Philippe Forest. Dans les allées de la mélancolie philosophie magazine n°84 Novembre 2014 faire son deuil

<sup>5</sup> Norbert Hillaire Né le 5 mars 1949 Professeur à l'Université de Nice Sophia Antipolis

fondateurs : « Le luxe est ce qui se répare ». Formelle étonnante. Le luxe n'est-ce pas ce qui n'a jamais été cassé ? Un objet réparé a moins de valeur qu'un objet intact, pensons nous. Justement non. Quand une chose est belle et de qualité elle peut toujours le redevenir. Ce n'est pas parce qu'elle est cassée qu'elle est vouée à devenir un déchet. Le beau même cassé ne part jamais à la casse. Il demeure toujours beau et la réparation fait ressurgir le beau qui, étant fondamentalement, est et sera toujours. L'irréparable créateur parle d'une intégrité originelle avant le temps, ses brisures et ses réparations. Le fondamentalement réparable qui définit le luxe parle de la même chose. Enfin, il y a la réparation au sens mystique et pas simplement artistique ou esthétique. Toute la kabbale hébraïque se fonde sur l'idée du tikhun ou retour, terme que l'on traduit par rédemption. La création est si belle qu'elle peut, comme l'objet de luxe, être réparée. C'est ce que veut dire le retour ou tikhun. Message d'espoir renversant. Dans la kabbale l'accès au retour est décrit par l'arbre des sefirot, arbre de la connaissance au sein duquel trois éléments jouent un rôle central : la rigueur din, la miséricorde hessed et la beauté tiferet. La rigueur et l'amour s'opposent comme le parfait et l'imparfait. Quand ils se réconcilient ils donnent non pas le beau mais le plus que beau, beau inouï brisant de façon créatrice le beau statique. Brisure sublime qui emmène vers le haut, libère, délivre, donne du souffle comme l'art colossal d'Anselm Kiefer.

Bertrand Vergely *La réparation dans l'art : un livre virtuose étonnant*, Atlantico

### III) La réparation en histoire comme recherche d'une harmonie internationale

a) C'est à partir de **la destruction des Juifs d'Europe** que la problématique de la réparation s'enclenche. Ce qui « accroche » le lecteur « ordinaire », c'est cette idée que l'argent compense ces choses inchiffrables que sont la vie et la dignité humaines. Un chèque avec des dizaines de zéro peut-il apaiser la douleur des survivants, faire oublier des millions de morts, adultes, vieillards, enfants, suppliciés sous l'égide d'une loi ?

Ainsi, après la présentation des demandes d'indemnisation des survivants de la Shoah, des descendants afro-américains de l'esclavage, des Africains, Antoine Garapon s'interroge, pour finir, sur la pertinence d'une généralisation de la démarche.

Ce fut le cas en 2001, lors de la conférence mondiale de Durban<sup>6</sup>, censée apurer les « comptes » internationaux. On mettait tout à plat entre pauvres et riches ; chacun reconnaissait ses torts, on réparait, et on repartait sur des bases saines. Ce qui aurait été possible si les torts avaient été identifiés de même que leurs auteurs, au lieu que l'assomption était d'un côté, que l'injustice provenait des « riches », « colonisateurs », exploités, non sans que surgisse une hiérarchie comparative des maux et des victimes, lesquelles, d'un autre côté, n'étaient pas reconnues comme telles par les « méchants » désignés.

Ainsi, faute d'un apurement possible de toutes les dettes, la « solution » ne pourrait-elle venir d'une considération positive de la dette ? Celle-ci s'acquitterait dans la promesse, l'espoir, la détermination à lutter contre les conditions de son engendrement. « La dette peut être infinie mais engendrer non pas la culpabilité, ni même un désir d'acquiescement, mais un sentiment de reconnaissance et le désir de donner à son tour, tout en sachant que l'on ne sera jamais quitte.<sup>7</sup> [...] », dit Jacques Godbout, cité par Antoine Garapon (p. 248-249).

---

<sup>6</sup> Le rêve de Durban, de nature cosmopolitique, était d'apurer les dettes toutes ensemble, de fonder une nouvelle politique sur une remise généralisée des dettes de chacun à chacun, de façon à partir d'un nouveau pied. Le résultat fut catastrophique. L'erreur de Durban fut de tout miser sur les dettes en négligeant le système politique international classique. C'est-à-dire les rapports entre États, qui ont repris le dessus. Garapon *Peut-on réparer l'histoire*

<sup>7</sup> L'histoire est-elle un préjudice réparable ? L'indemnisation se heurte non seulement à des difficultés insurmontables (aussi bien en raison de l'éloignement dans le temps que du caractère massif du préjudice) mais soulève aussi un problème de fond : faut-il à tout prix remettre les parties dans le *statu quo ante* ? L'enjeu n'est-il pas plutôt de refonder une communauté politique à partir de l'aveu d'un endettement **mutuel** ? **La voie civile** est-elle la plus appropriée dans un espace global ? Les réclamations risquent de nous entraîner dans une inquiétante et stérile concurrence, qu'aucun tiers ne pourra stopper. L'acquiescement de la dette entraîne-t-il

La philia, l'harmonie d'une société, internationale, mondiale, ne surgira pas de la volonté de faire disparaître les dettes des uns envers les autres, en raison également de la disparité des cultures, des histoires et des institutions, et de la complexité de la notion de tort dont les composantes symboliques et affectives ne sont pas solubles dans l'argent<sup>8</sup>. C'est donc au contraire sur fond de dette, d'obligation intersubjective, interhumaine, internationale que l'harmonie se fondera, dans la communauté d'un projet à réaliser non pas à deux mais à trois, dans l'entretien conduit sous l'égide d'un tiers, d'un principe politique qui garantisse le désir commun de supprimer les causes de l'offense.

Marie-Anne Lescourret recension : GARAPON, *Peut-on réparer l'histoire* Colonisation, esclavage, Shoah, Paris, Odile Jacob, 2008

**b) évolution des modes de réparation**

.....les réparations, à travers les récits qu'elles font des événements passés, sont capables d'agir sur la perception du temps. Les réparations seraient donc dotées d'un pouvoir de reformulation : elles viendraient réécrire le récit politique du passé dans un sens favorable aux victimes. On pourrait donc les considérer comme des gestes mémoriels aux effets potentiellement bénéfiques pour les relations entre le groupe des coupables et celui de victimes.

Le rapport au temps des trois modes réparateurs que nous venons de décrire peut être synthétisé ainsi :

	Type de mémoire à l'œuvre	Rapport au temps
Réparations monétaires	Mémoire amnésique : passé sans épaisseur	Tournées surtout vers l'avenir
Réparations pénales	Mémoire sélective : passé incarné et attesté	Tournées vers le passé et l'avenir (niveau individuel surtout)
Réparations symboliques	Mémoire hyperbolique : passé ritualisé	Tournées vers le passé et l'avenir (niveau collectif)

Les réparations monétaires sont donc un outil de paix intéressant en ce qu'elles permettent d'éluder le récit du passé pour mieux se tourner vers l'avenir.

Les réparations pénales proposent quant à elles un récit tronqué du passé. Elles se focalisent sur certains individus, ignorant de fait la responsabilité collective caractéristique des crimes de masse. Toutefois, le temps a incontestablement plus d'épaisseur dans l'enceinte d'un tribunal que lors du paiement de réparations, puisque le passé se trouve incarné dans les figures du témoin, puis attesté par les juges. Or, c'est bien cette reconnaissance des souffrances des victimes qui contribue à l'apaisement et fait dès lors des procès un outil de paix tourné également vers l'avenir. Les réparations symboliques enfin font un récit exhaustif du passé. Cette mémoire détaillée vient combler les lacunes du droit civil, qui privilégie le langage monétaire, et du droit pénal, qui se limite à certains individus. Les réparations symboliques font signe vers ce qui reste hors de portée des justices civile et pénale : la dimension proprement irréparable du crime. Lorsque cette mémoire se dit dans des rituels jusqu'à devenir collective, elle est susceptible de contribuer à la réconciliation des groupes.

Joëlle Hecker, « Les temps et les modes des politiques réparatrices », *Temporalités* 2015

---

*ipso facto* un effet de reconnaissance? L'argent à soi seul n'exprime rien, s'il n'est mis au service d'une parole politique. Garapon *Peut-on réparer l'histoire*

<sup>8</sup> Les réparations sont une manière de dépasser l'histoire sans humilier; les biens sont une façon de traiter des personnes sans trop les engager. de rapprocher des étrangers voire d'anciens ennemis. mais pas de trop près. L'ambiguïté de la dette lui procure sa force; elle aime les comptes justes mais n'interdit pas la générosité. Elle clôturé le passé mais sans injurier l'avenir. elle permet à chacun de sauver la face, elle oblige à se reconnaître sans forcément s'aimer; bref. elle nous propose une manière de rester politique sans tout donner à la politique. Garapon, *Peut-on réparer l'histoire* , conclusion p 262

#### **IV) Le chiasme<sup>9</sup> entre réchauffement climatique et système de valeurs lié à la vulnérabilité**

a) La prise en compte du défi climatique implique d'articuler les trois dimensions de l'écologie énoncées par Félix Guattari<sup>10</sup> : l'écologie environnementale, qui s'attache à la dégradation des ressources, l'écologie sociale, qui pose le problème de l'organisation du travail et de la répartition équitable du coût de la pollution, et l'écologie mentale, qui renvoie à l'expérience que le sujet fait de lui-même et au sens de sa vie. Alors qu'il remet profondément en question nos choix de société, le réchauffement climatique a été présenté comme un problème exclusivement technique. Si le moment où nous aurions pu éviter une augmentation des températures de deux degrés est passé, c'est parce que nous n'avons pas su transformer une situation critique qui menace notre survie et l'avenir de l'humanité en une occasion de réfléchir sur nos systèmes de valeur et de formuler ce à quoi nous tenons. N'étant pas équipés psychiquement pour faire face au changement, supporter les pertes et traverser les émotions négatives nées de la peur de l'effondrement, nous avons privilégié les comportements court-termistes et l'égoïsme, au lieu de développer la coopération<sup>11</sup> et d'innover.

b) Les sources d'énergie que nous utilisons sont à l'origine de progrès incontestables dans de nombreux domaines et ces progrès témoignent de notre liberté, définie comme la capacité à transcender la nature. Ils soulignent également notre dépendance à l'égard des conditions matérielles de notre existence, notre interdépendance et notre vulnérabilité. Non seulement notre énergie physique et intellectuelle suppose l'absorption d'aliments, mais, de plus, pour nous chauffer, conserver au froid nos aliments, nous éclairer, utiliser un ordinateur, nous avons besoin d'énergie. Aussi notre existence se caractérise-t-elle essentiellement par la matérialité. Vivre, c'est toujours vivre de quelque chose. Avant de penser l'existence comme liberté et comme projet, il importe donc de prendre au sérieux notre corporéité. Celle-ci signifie que nous avons besoin de choses à la fois naturelles et culturelles pour vivre et que ce que nous construisons devient la condition de notre existence. Elle implique aussi que ce dont nous vivons et que nous prélevons dans le monde nous met toujours en relation avec les autres, humains et non-humains. Vivre, c'est vivre de et vivre avec. Nous qui nous pensions définis surtout par notre volonté et nos choix, nous sommes arrêtés par cette passivité essentielle, par notre vulnérabilité (de *vulnus*, qui signifie « blessure » en latin), c'est-à-dire par l'altération possible du corps, par son exposition aux maladies et son besoin de soin et des autres.

*Que peut nous apporter la prise de conscience de cette dépendance ?*

Cela peut sembler paradoxal, mais la conscience de cette vulnérabilité est une force. La vulnérabilité est une fragilité, mais reconnaître que nous sommes dépendants les uns des autres conditionne aussi notre responsabilité. Seule l'expérience de nos limites, de notre vulnérabilité et de notre interdépendance peut nous conduire à nous sentir concernés par ce qui arrive à autrui, et donc responsables du monde dans lequel nous vivons. Un être qui se croit invulnérable ne peut pas se sentir responsable ni agir en conséquence. L'autonomie, ce n'est pas le fantasme d'une indépendance absolue, hors sol, mais reconfigurée à la lumière de la vulnérabilité, elle devient la résolution de prendre sa part dans les épreuves communes

---

<sup>9</sup> Comme le dit la philosophe Isabelle Stengers, « il n'y a qu'un seul véritable mystère en jeu : c'est la réponse que nous serons capables de créer face aux conséquences de ce que nous avons provoqué ». Le changement climatique dans lequel nous sommes embarqués requiert d'être capables de changer nos concepts, nos idées, et d'essayer en permanence d'être au plus près de ce qui arrive pour pouvoir en rendre compte et y répondre. Si l'on veut avancer, la question à poser est la suivante : comment, concrètement, vivre de la manière la plus humaine possible à l'intérieur d'un monde en grande partie dévasté ? Comment vivre après Fukushima ? Après Katrina ? C'est de cet imaginaire-là que l'on a besoin pour élaborer des futurs possibles, désirables.

Emilie Hache Propos recueillis par Catherine Vincent Publié le 29 décembre 2017

<sup>10</sup> Félix Guattari, *Les Trois Écologies*, Paris, Galilée, 1989.

<sup>11</sup> Dans ce moment de crise, le combat décisif se joue au sein même de l'humanité. Si cette épidémie conduit à une désunion et à une méfiance accrues entre les hommes, ce sera la plus grande victoire du virus. À l'inverse, si l'épidémie entraîne une coopération mondiale plus étroite, alors nous n'aurons pas seulement vaincu le coronavirus, mais tous les pathogènes à venir : Yuval Noah Harari, *La coopération est le véritable antidote à l'épidémie* Le Monde 7 avril

**V) Le défi de l'anthropocène : préserver ou réparer**

**a) continuer à se libérer en prenant en charge les limites de la terre<sup>12</sup>**

Qu'il faille modifier notre trajectoire, tout le monde commence à en être d'accord. Sauf ceux qui voudraient continuer comme avant, du temps de la modernisation - mais ceux-là vivent sur une autre Terre quatre à cinq fois plus grande que la nôtre, la seule pourtant que nous ayons en partage. D'autres nous demandent de décroître, en tout cas de nous faire plus petits, plus discrets, ce qui reviendrait à plier notre taille de géant pour devenir une sorte d'Atlas modeste et frugal. Ce qui revient à nous demander d'abandonner nos ambitions, nos espoirs de conquête, notre goût pour l'artifice et l'innovation, sans oublier cette volonté qui fut si belle de nous émanciper enfin de toutes nos chaînes. Qui nous dira comment continuer à nous libérer tout en prenant sur nos épaules<sup>13</sup> l'écrasant fardeau de cet Atlas tectonique ?

B Latour, *En attendant Gaïa, ou comment l'homme a changé la Terre* 29 juin 2011

**b) restaurer ou remodeler pour un monde habitable**

Devons-nous protéger, en nous et hors de nous, une nature en danger ? Ou poursuivre ce qui a toujours été la tâche de l'humanité : modeler son espace grâce à son génie inventif ? Pendant que les athées, les religieux<sup>14</sup>, les conservateurs et les altermondialistes se tiennent la main pour célébrer ce qui reste de Mère Nature, des savants, des philosophes, des ingénieurs travaillent d'arrache-pied à sauver la nature par le progrès. Espoir raisonnable ou illusion pré-apocalyptique ? Difficile de répondre d'un bloc. Les pratiques de cette écologie de pilotage sont diverses. Dans le domaine de ce qu'on appelle la géo-ingénierie, on ambitionne d'injecter des doses massives de CO2 dans l'atmosphère pour faire baisser sa température. Il y a de quoi y réfléchir à deux fois, tant ce type d'expérimentation irréversible et à grande échelle peut aggraver ce qu'elle est censée soigner. Néanmoins, dans d'autres domaines, on transforme la nature pour mieux la retrouver. Dans les années 1970, le gouvernement des Pays-Bas a créé une immense réserve totalement vierge, à Oostvaardersplassen, où ont été réintroduites des espèces disparues du paysage, tels des chevaux sauvages ou des aurochs. Pour mener à bien le projet, il a fallu exproprier des agriculteurs, niant leur empreinte sur le paysage. Enfin, faute de nature sauvage au pays des champs de tulipes et des moulins, on a réinventé une nature artificiellement originelle. La tradition, disait Husserl, est l'oubli des origines. Le retour à l'origine a l'inconvénient de nier la tradition et de gommer l'histoire. Quoi qu'il en soit, si l'on veut retrouver la nature, il faut bien souvent la reconstruire.<sup>15</sup> Michel Eltchaninoff, Philosophie magazine n°94, Novembre 2015

---

<sup>12</sup> Dimension christique ?

<sup>13</sup> Il existe aussi une dichotomie entre la raison et les émotions, entre le fait de savoir et celui de comprendre. On peut être très intelligent, connaître les modes de circulation d'un virus, si l'on ne se sent pas vulnérable, si l'on n'a pas cette capacité à être concerné par autrui, on peut faire preuve d'irresponsabilité et continuer à s'embrasser aux terrasses des cafés. Le philosophe Günther Anders, qui travaillait sur la perception du risque nucléaire, a montré ce décalage : on sait d'un point de vue rationnel que la bombe atomique est catastrophique mais on ne l'assimile pas. Cela peut s'appliquer aussi à ce que nous vivons aujourd'hui, à ces risques liés à la mondialisation que l'on a su créer et dont les conséquences nous échappent

*Coronavirus* : « L'épidémie doit nous conduire à habiter autrement le monde » Pelluchon

<sup>14</sup> Loué sois-tu (Cerf) d'un pape qui s'est placé sous le patronage de François d'Assise, le saint qui prêchait aux oiseaux. Le pape François y répond à l'accusation que l'on fait souvent à la Bible : « Il a été dit que, à partir du récit de la Genèse qui invite à "dominer" la terre [cf. Gn 1, 28], on favoriserait l'exploitation sauvage de la nature en présentant une image de l'être humain comme dominateur et destructeur. » Une interprétation « incorrecte », juge le souverain pontife. Selon le récit de la Genèse, il s'agit au contraire de « cultiver et [de] garder le jardin du monde [cf. Gn 2, 15] », ce qui « implique une relation de réciprocité responsable entre l'être humain et la nature », donc « un devoir de la sauvegarder ». Le pape pointe aussi les risques d'intervention permanente de l'être humain pour entretenir un « géo-système » menacé de toute part. Aussi vaut-il mieux préserver que réparer en risquant d'alimenter des réactions en chaîne. Michel Eltchaninoff *ibidem*

<sup>15</sup> On voit que l'écologie de pilotage ne signifie pas forcément la négation de la nature. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Jean-Jacques Rousseau semble déjà initier cette démarche. S'il déplore la dénaturation que nous avons fait subir au monde, il a conscience que le processus est irrémédiable et qu'on ne reviendra pas à l'âge d'or. Il pense alors

### c) le réemploi des restes <sup>16</sup>

Plutôt que rêver une hypothétique absence de déchet, passé ou à venir, on gagne à penser non seulement ce que les humains font des déchets, mais ce que les déchets font aux humains. Ce à quoi nous avons affaire, ce n'est pas tant la constitution d'un environnement de l'homme, fut-il délétère, que celle de nouveaux milieux, de nouveaux ordres territoriaux soumis à la puissance des restes, qui génèrent des intrications inédites entre humains et non-humains. Le sol, l'eau, l'air, les corps se défont de la neutralité et gardent « en mémoire » les traces de la chimie industrielle, des pollutions agricoles (Duperrex 2015). En dépit des efforts d'invisibilisation, les paysages, les instruments de mesure (physiques et sociaux) ou les espèces « sentinelles » permettent de rendre compte de matières et de dangers parfois difficilement décelables par nos appareils perceptifs, qu'il s'agisse des pollutions atmosphériques, du plastique dans les mers ou de la radioactivité. L'enjeu anthropologique est alors de donner à voir et à comprendre cette transformation ou dégradation biosocio- techno-symbolique qui se joue, non dans des milieux « purs » (ceux de la culture ou ceux de la nature), mais dans des milieux « hétérogènes » (faits de machines fonctionnantes, de restes cassés, de « machins »), ainsi qu'avec les produits et sous-produits nocifs de la surconsommation. Frédéric Joulian, Yann Philippe Tastevin et Jamie Fumiss *Réparer le monde* : une introduction Techniques & Culture Revue semestrielle d'anthropologie des techniques | 2016

b) Ni sauvages, ni déchets, ces restes à la fois inquiétants et familiers, faits de fragments de bouteilles éparpillées, de bouts de sacs de caisse déchiquetés, de restes de bouées à la dérive et d'autres résidus méconnaissables contribuent à nourrir une mémoire matérielle en train de se faire. L'omniprésence de ces particules en milieu océanique est bien le fruit désormais envahissant de choix politiques, techniques et économiques, qu'il faut, aujourd'hui plus que jamais, interroger. Alors que le processus d'agglomération de ces débris plastiques est en marche depuis plusieurs décennies, il n'aura fallu que quelques années pour que les océans de plastiques apparaissent tels des ruines s'élevant à l'horizon du monde. Composés de millions de particules de chaînes polymères, ils sont dès aujourd'hui des vestiges fragmentaires d'un *âge plastique* duquel nous ne sommes pas encore sortis : ils constituent d'ores et déjà notre *futur archéologique*.

À l'échelle des temps géologiques, plus incommensurable encore, la capacité de ces polymères de synthèse à résister à la dégradation nous invite à considérer non seulement leur caractère de preuve pérenne de l'existence de l'*Anthropocène*, mais aussi leur valeur d'indices signifiants pour écrire l'histoire des choix qui ont contribué à l'apparition de cette ère nouvelle. Conséquence de ce mouvement d'accumulation incessant, les océans de plastique deviennent ainsi, lentement, des fragments de ce que l'archéologue Laurent Olivier nomme l'*inconscient du temps* (2008). Surgissant sur le mode de la catastrophe, ils sont ces résurgences inattendues qu'il apparaît nécessaire de chasser, de tenter d'effacer : il semble toujours plus désirable de les voir disparaître, de les oublier. Mais, à l'image des populations d'*Halobates sericeus*, ces araignées d'eau devenues les principaux colonisateurs de nos improbables « continents », la confrontation à ces phénomènes pourrait être une occasion fertile d'imaginer les façons de *faire monde*, d'*habiter* cela même qui a été, un temps, rejeté à la frontière intérieure de notre foyer commun.

Baptiste Monsaingeon *Faire monde avec l'irréparable Sur les traces des océans* Techniques & Culture Revue semestrielle d'anthropologie des techniques 65-66 | 2016 Réparer le monde

---

possible d'extraire du mal un principe thérapeutique, un « remède dans le mal ». « Efforçons-nous de tirer du mal lui-même le remède qui doit le guérir. [...] Montrons [...] dans l'art perfectionné la réparation des maux que l'art commencé fit à la nature », écrit-il dans ses *Fragments politiques*. Il existerait donc un espoir de retrouver la nature en continuant à la transformer – mais dans un sens qui la rende vivable Michel Eltchaninoff *ibidem*

<sup>16</sup> Un smartphone de 200 gr nécessite d'extraire 200 kg de matières, dont quelque 50 métaux stratégiques (comme le néodyme, le tantale, le cobalt, le lithium... ainsi que des métaux précieux) : son impact environnemental est directement lié à la taille de l'écran et les ¾ de son impact est lié à sa fabrication. D'où l'importance d'être sobre, de limiter son renouvellement, d'entretenir ses appareils pour prolonger leur durée de vie : « un smartphone reconditionné a un impact environnemental 10 fois moindre qu'un neuf ! » Hubert Guillaud